

J'ai craint que rendu sur la galérie qui entoure la statue de Napoléon, de me trouver en face d'une annonce de la Maison Plion ou du Magasin Rouge, de sorte que je n'ai pas voulu entreprendre l'ascension. Je me suis dirigé vers le Trocadéro et je suis entré dans les bâtiments de l'Exposition.

J'ai été bien surpris de la manière dont les Parisiens font les choses. Mon oncle m'avait dit en parlant : Baptiste, tu vas dépenser ton argent pour rien à Paris. Qu'est-ce qu'il y a de drôle à voir à l'Exposition ? Est-ce que ça vaut la peine de dépenser \$600 pour voir les cochons, les vaches et les moutons des Français ? A mon grand étonnement l'Exposition des animaux a complètement raté à Paris. Je me fis conduire dans le département américain où j'ai vu une grande collection de phonophones ou machine à parler. Un de ces instruments ré pétait mot pour mot tout le discours de l'Échevin Thibault à St. Alexandre, l'appareil était tellement perfectionné qu'il rendait les intonations gutturales de notre célèbre tribun lorsqu'il essaie de faire vibrer sa voix et lui donner les inflexions sympathiques qui caractérisent le verbe de Chapleau.

Le préfet de la Seine a prohibé depuis ma visite la répétition de ce discours, parce que plusieurs bourgeois du quartier du Marais avaient été conduits à Charenton après en avoir entendu la moitié. J'ai cherché vainement dans le département canadien des échantillons de nos industries nationales, tels que les souliers de bœuf, le sucre du pays, la tire, l'ice cream à un centin le verre, etc., etc.

J'ai pris beaucoup de notes sur l'Exposition que je vous expédierai par le prochain courrier.

Tout à vous,

BAPTISTE LA DÉRAUCHE.
Paris, 20 juin 1878.



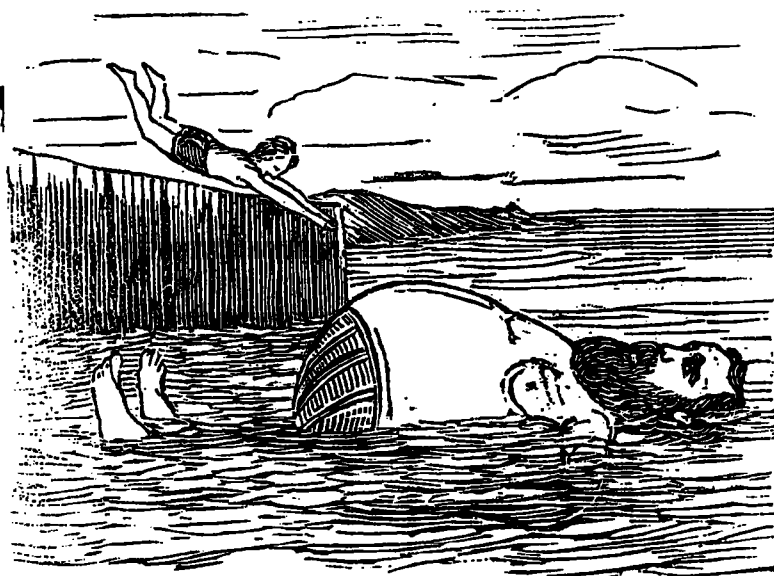
COUACS.

Lundi soir, 15 juillet, à la salle du Sacré Cœur, représentation donnée par un cercle de demoiselles au profit de l'Eglise. JUDITH, drame en 2 actes et 2 charmantes comédies composeront le programme.

Un Editeur de journal est un homme qui se creuse la tête pour remplir son estomac, et qui, bien souvent, après des années de travail n'a plus rien à tirer de sa tête et plus rien à mettre dans son estomac.

Le rhum de la Jamaïque, on peut ne pas l'aimer mais on ne dira tous les jours pas que c'est le "premier rhum venu."

De temps immémorial, tuer un loup est considéré comme une prouesse.



AU CLUB DE NATATION.

Ce que le Colonel Labranche appelle faire la planche.

Par ordonnance expresse de Charlemagne, celui qui tuait un loup n'était plus serf.

Celui qui justifiait en avoir tué trois prenait, le jour même, rang de gentilhomme.

Plus tard, tout le long de notre histoire, on voit que les officiers des bois, connus sous le nom de grands louvetiers sont toujours choisis dans l'élite de la noblesse.

A la fin de l'ancien régime, la destruction des loups n'annoblissait plus sans doute ; puisqu'il n'y avait plus d'aristocratie, mais, grâce à la loi, elle enrichissait.

Quiconque tue un loup reçoit une prime ; quiconque en tue plusieurs a une médaille ou la croix de la Légion d'honneur.

Bref, aujourd'hui comme il y a douze cents ans c'est considéré à l'égal d'une bonne aubaine.

Cependant les loups désolent toujours un grand nombre de nos provinces.

Par exemple, ceux de nos départements où sont ou de grandes montagnes ou de grandes forêts.

Voyez donc une scène qui vient de se passer, cet hiver dans le Jura :

Il y a de cela une quinzaine de jours, à la fin de janvier, un rustaud se présente à Lons-le-Saunier, chez le président de la Société protectrice des animaux.

Il venait demander, disait-il, la récompense promise pour avoir assommé un loup.

— Mais, mon brave, lui demanda le général G..., président de la chose, répondez-moi un peu. Dans quelle circonstance rencontrâtes-vous le terrible animal ?

— Oh ! répartit l'autre en brandissant un énorme gourdin, oh ! monsieur le président, c'était au coin d'un bois.

— Bon, mais ensuite ?

— J'ajoute que le loup en question venait de dévorer ma femme.

— Comment ! ce loup a étranglé votre femme ?

— Oui, monsieur le président. Et non-seulement, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, il l'a mangée.

— Eh bien, allez, mon ami, s'il en

est ainsi, vous avez été assez récompensé comme ça.

Z... est ce monsieur de talent, si bien venu partout, toujours fêté, mais qui s'obstine à demeurer célibataire.

Tout dernièrement, en soirée, on le pressait d'épouser une jeune et charmante veuve.

— Allons, finissons-en. La vie de garçon, ça ne peut pas toujours durer.

— Je le sais bien, hélas !

— Tenez, épousez la belle Mme B..., la plus intéressante des Artémises.

— Mon Dieu, je veux bien me marier, puisqu'il n'y a pas moyen de s'y soustraire, mais ce ne sera pas avec une veuve.

— Pourquoi ça ?

— Dame, ce n'est pas amusant de s'embarquer sur une frégate dont le capitaine a déjà fait naufrage.

— Mais cher Z..., la veuve dont nous parlons a été si peu mariée que c'est comme si elle ne l'avait pas été du tout.

Le monsieur eut l'air de méditer un instant, puis il répondit :

— Mariée ? elle ne l'a été que trop !

— Dix-huit mois, au plus.

— N'importe. Une veuve me fait toujours l'effet d'un vieux titre dont un autre a touché d'avance tous les coupons.

Dans une cuisine, deux jeunes filles sont occupées à laver les plats. Il se répand tout à coup une certaine odeur qui monte au nez de la plus jeune.

Cette dernière : "O qu'elle vaisselle ! (Ne pas trop approfondir.)"

A l'Ecole du Plateau de Montréal où M. Balette est professeur de mathématique, la science des nombres s'appelle l'art Balette.

L'esprit de la bière :

Ils sont quatre : Un Vatel, un médecin, un percepteur et un notaire. habitants d'une petite ville de la

Province et se réunissant tous les soirs au café de Madrid de l'endroit.

Les voici qui entourent une table de marbre chargée d'un nombre respectable de canettes dont la bière a lestement disparu.

Un léger abrutissement semble appesantir leurs paupières, la conversation languit.

Tout-à-coup "le Vatel" semble se réveiller en sursaut, sa physionomie s'épanouit satisfaite et le sourire sur les lèvres, il pose la question suivante :

— Quelle différence y a-t-il, messieurs, entre un cuisinier et un percepteur ?

LE NOTAIRE, "se réveillant." — Quelle différence y a-t-il entre un notaire bête et sa femme ?

LE PERCEPTEUR, "se réveillant aussi." — Quelle différence y a-t-il entre un médecin et un cuisinier ?

LE MÉDECIN, "se réveillant à son tour." — Quel est le pays où il y avait autrefois le plus de gens sages, bien portants et connaissant la médecine ?

Tous quatre, à ces questions réciproques, se grattent la tête, et chacun d'eux ne peut répondre aux demandes de ses voisins ; grand silence sur toute la ligne, les canettes circulent.

LE MÉDECIN, "posant son verre vide sur la table." — Messieurs, c'était en Médie dont les habitants étaient généralement des "mèdes sains."

LE PERCEPTEUR, — Le cuisinier tue lentement et le médecin vivement.

LE NOTAIRE. — Ils mettent l'un et l'autre leur sceau à côté de leur seing.

LE VATEL. — Petite différence, le percepteur parle de ses rôles et le cuisinier de ses casseroles.

A partir de ce moment "l'abrutissement" fut complet.

Monsieur Z. trouve dans un petit tiroir de commode une petite note contenant ce qui suit :

"Madame, j'ai pu m'assurer que "votre conduite est très mauvaise" et je crois qu'il faudra en avertir "votre mari..."

Monsieur n'en devait pas savoir plus long : la fureur le saisit, l'aveugle, il prend son revolver, tire à bout portant sur sa femme, la tue raide et va se constituer prisonnier.

Or, savez-vous de quoi il s'agissait ? De la la conduite d'eau que sur la demande de madame et en son absence, un plombier était venu examiner.

Parmis les exposants de cette année, on compte un jeune peintre de beaucoup d'avenir et qui doit son talent à lui-même, car, fils d'un cultivateur auvergnat et débarqué à Paris sans un sou, il vit aujourd'hui fort largement de sa palette.

L'autre jour, dans l'atelier de ce "fils de ses œuvres", quelques amis admiraient un tableau représentant Adam et Eve. Tout à coup la porte s'ouvre et le papa d'Auvergne apparaît. Veste de gros drap, chapeau à larges bords, souliers à semelles clouées..... Tout y est, même l'accent.

On s'embrasse et le dialogue s'engage :